



N° 89/09 - 18 septembre 1989

FRANÇOIS, SES FRÈRES ET LES MUSULMANS

par le Père Gwénolé JEUSSET

Avec l'aimable autorisation de La Clarté Dieu, Revue mensuelle franciscaine, 9, rue Marie Rose -75014 PARIS

I. LA RENCONTRE DE LA COURTOISIE

Accompagné de ses frères, François avançait vers le bateau. Dieu permettrait-il enfin cette fois qu'il parvienne au royaume des sarrasins ? On était à la Saint-Jean d'été 1219 et cela faisait 8 à 10 ans qu'il cherchait le contact. En 1211 déjà, il avait essayé par la mer, mais la tempête avait rejeté le bateau sur la côte dalmate. En 1213-1214, il avait tenté de passer au Maroc par l'Espagne, mais la maladie l'avait obligé à abandonner son projet.

Ce 24 juin 1219 à Ancône, il se mêlait aux soldats de la cinquième croisade en route vers Saint-Jean d'Acre. Dans cette plate-forme chrétienne, Fr. Elie, responsable de la province d'outre-mer créée en 1217, accueillait probablement quelques jours son Père bien-aimé, mais François ne pouvait s'arrêter davantage car là n'était pas le roi des Musulmans. L'étrange croisé et ses compagnons reprenaient la route de la mer, et entre le 15 et le 30 juillet ils pénétraient dans le delta du Nil, aux abords de Damiette.

Au milieu de la guerre, le petit homme d'Assise attendait l'heure de Dieu.

Elle vint quand, après deux batailles meurtrières, les Musulmans et les Chrétiens convinrent d'une trêve. Ce ne fut pas possible d'obtenir la bénédiction du Légat du Pape, mais celui-ci n'osa pas empêcher la folie de l'homme de Dieu.

FRÈRE ILLUMINE

François emmène avec lui Fr. Illuminé de Rieti, son compagnon depuis 1210. Que de fois ils ont envisagé cette heure !... Vers 1262 Illuminé aura beaucoup de souvenirs à raconter à son Ministre général (fr. Bonaventure), mais pour l'instant il n'entrevoit nullement une vie aussi longue.

D'abord pris probablement pour des espions, ils sont frappés par les premiers sarrasins rencontrés. Mais bientôt les soldats hésitent : ces hommes désertent peut-être l'armée chrétienne, prêts à se faire musulmans; ou bien ce sont des plénipotentiaires venus négocier la paix. On les amène au

sultan puisqu'ils le réclament. Quelle scène extraordinaire : François et Al Khâmil, un mendiant chrétien et un roi musulman, le frère des croisés et le chef des sarrasins, en pleine cinquième croisade !

Le sultan Al Malik el Khâmil écoute ce moine bizarre. Ainsi les Chrétiens ne sont pas tous des hommes assoiffés du sang des croyants ! Malik est très intrigué. Vêtus pauvrement, ces deux hommes ne peuvent être les envoyés du légat pontifical, Pélagio, dont on lui a dit qu'il est plein de suffisance et mène un train de vie princier. Ces deux hommes, sans escorte et sans mandat, ne peuvent être non plus les envoyés des barons pour négocier la paix. Seraient-ils des croisés fatigués par la guerre et qui croient à la victoire de l'Islam ?

"Le serviteur du Christ, François, répondit qu'il avait été envoyé d'au-delà des mers, non pas par un homme, mais par le Dieu très haut !". Ainsi François, l'humble François, ne craint pas de dire qu'il vient poussé par Dieu. Il se démarque des croisés et même du Pape. On voudrait bien savoir le détail des entretiens. Nous avons un petit texte qui prétend donner les conversations, mais c'est un apocryphe : les "Paroles du Frère Illuminé" ne sont pas de lui. Par contre, selon Bonaventure qui a entendu le compagnon, François semble parler des différences entre Islam et Christianisme : l'Incarnation, la Rédemption, la Trinité. Ce qui est sûr, c'est que le moine s'affirme chrétien, va droit à l'essentiel et... qu'il est écouté.

Les jours passent et Illuminé s'étonne. Le martyr risque bien de leur échapper. Le frère espérait revoir bientôt au ciel Othon, Adjute, Accursus, Bérard et Pierre partis en même temps qu'eux vers le Maroc; mais ce roi des "fils du diable", comme on disait des "sarrasins impies", ne semble pas se détourner de sa courtoisie. Et François, avec sa manière de parler, ne l'excite pas du tout. Si encore le roi se décidait à se faire chrétien !

Plusieurs jours passent. Les deux "moines" ont la possibilité de voir de près cette "race abominable" dont les fils, depuis près de six siècles, persécutent les fidèles du Christ.

Or ces infidèles sont des priants. Cinq fois par jour François et son compagnon entendent le muezzin. Le sultan est parfois obligé de leur dire de se mettre de côté. Et François découvre, dans la lumière de Dieu, un aspect inconnu. Ces hommes ne sont pas ses frères seulement comme fils d'Adam, ni même à cause du sang de Jésus versé pour la fraternité universelle et le salut de la multitude. Ils sont aussi ses frères par cette communion dans la prière au Dieu unique. Allah, comme ils l'appellent avec une crainte révérentielle et une espérance très forte en sa miséricorde, ne peut pas fermer l'oreille à ces enfants tendus vers Lui.

Alors, avec Illuminé, François se signe et récite le psaume 129 :

"Des profondeurs je crie vers Toi, Seigneur, écoute mon appel. Que ton oreille se fasse attentive au cri de ma prière".

Il entame ensuite le psaume 39 :

"D'un grand espoir, j'espérais le Seigneur,
Il s'est penché vers moi pour entendre mon cri... Beaucoup d'hommes verront, ils craindront,
Ils auront foi dans le Seigneur..."

Certes ces Musulmans qui prient devant eux ne reconnaissent pas Jésus comme leur Sauveur, mais la prière biblique prend un sens nouveau en ce moment d'intense fidélité au Dieu Unique. Et tandis que l'imam clame une fois de plus : "Allah Akbar", François achève ce psaume :

"Tu seras l'allégresse et la joie de tous ceux qui te cherchent toujours ils rediront : "Le Seigneur est grand", ceux qui aiment ton salut".

A la fin de la prière rituelle, les Musulmans se donnent mutuellement le souhait de paix, Illuminé et François poursuivent leur oraison et les Sarrasins s'étonnent à leur tour de se découvrir un sentiment de paix pour ces infidèles qui sont aussi des priants.

Le sultan reprend, chaque fois que le lui permettent les affaires du Royaume et la trêve en cours, la discussion courtoise avec ces gens venus de loin. Ses conseillers religieux (on parle d'un vieux sufi de quatre-vingt-dix ans, Far-el-Din Farisi) et lui ne se fatiguent pas. Ils sont fascinés par ce

petit homme de trente-sept ans qui en paraît beaucoup plus, car il ne ménage pas son corps (il l'appelle curieusement son "frère âne").

François aurait un jour proposé à Malik le jugement de Dieu : "Si tu hésites à quitter pour la foi du Christ la loi de Mahomet, ordonne qu'on allume un immense brasier où j'entrerai avec tes prêtres, et tu sauras alors quelle est la plus certaine et la plus sainte des deux croyances, celle que tu dois tenir".

François a beau dire qu'il est prêt à entrer seul dans le feu, le roi refuse. Par amour du saint Coran... ou de saint François ?

UN AU REVOIR POUR UNE AUTRE RENCONTRE

Le moment du départ approche et, s'il ne peut retenir ce sufi chrétien, le sultan veut marquer sa déférence à son égard. Il voudrait lui laisser de somptueux cadeaux et de l'argent.

François est pauvre par choix pour imiter "Jésus, la bienheureuse Vierge et ses disciples". Il ne peut donc accepter. "Le voyant refuser tous ces biens, le sultan, n'en conçut que plus de dévotion pour lui", dit Bonaventure.

Al Malik songe alors qu'un des piliers de l'Islam commande de faire l'aumône aux pauvres et pour les mosquées. Cherchant vraiment l'ouverture interreligieuse, pour prendre des mots d'aujourd'hui, il propose à François d'utiliser des présents pour les Chrétiens pauvres et les églises. François refuse encore. Il est arrivé sans arme, il repartira sans richesse. Il ne condamne pas le beau geste du roi, mais sa manière à lui d'imiter le Seigneur Jésus est radicale.

L'heure de l'à-Dieu arrive. Ils savent qu'ils ne se reverront pas. Le roi se recommande à la prière du non-musulman. Les chroniqueurs apprenant cela (par Illuminé peut-être) conclueront que le roi est ébranlé dans ses convictions religieuses, mais n'a pas le courage de passer au Christianisme.

Avec son frère, François repart sans un sou comme son Maître Jésus qu'il est venu proclamer, mais il est entouré d'une escorte princière. Voilà le dernier geste du roi qui ne met peut-être pas à l'aise le Poverello. Le séjour se termine par cette scène hors du commun, stupéfiante pour les Musulmans qui voient passer le convoi, et pour les croisés médusés qui voient revenir frère François, déjà classé parmi les morts.

II. LE MARTYRE REUSSI

Alors que François d'Assise s'embarquait à Ancone en fin de juin 1219, six frères s'engageaient sur la route de l'Espagne. Le fondateur des Mineurs leur avait donné mission de reprendre sa tentative de 1213: aller au Maroc en traversant les possessions musulmanes de la péninsule ibérique.

Tous originaires d'Italie, Vital, Othon, Bérard, Adjute, Accurse et Pierre quittaient leur pays avec un enthousiasme qui ne faiblira pas un moment. La maladie de Vital, leur responsable, ne les arrêtera pas, dès lors que celui-ci les invitera à continuer sans lui. Tellement pressés de mourir, ils manquèrent de peu d'être martyrs de Séville en lieu de Marrakech, Séville encore principauté musulmane (jusqu'en 1248) relevant de Marrakech.

Les frères pour pénétrer dans la ville andalouse ont quitté l'habit religieux. Une soeur du roi du Portugal est dans le complot. Elle fournit les habits séculiers.

Une fois dans la place, la prudence n'est plus de mise. Dans la plus ancienne chronique que nous connaissons, on devine la fougue des missionnaires.

Face au Prince, sans plus de formes, ils annoncent : "Nous sommes du parti des Romains". Les "Romains", ces ennemis dirigés par le Pape, les vainqueurs de Las Navas de Tolosa il y a sept ans, qui veulent chasser d'Andalousie tous les Musulmans !

"Que venez-vous faire ici" demande le roitelet. Ils répondent : "Nous venons vous annoncer la foi de Notre Seigneur Jésus-Christ, afin que vous abandonniez Mahomet, ce vil esclave du diable".

L'effet est radical, le Prince veut leur trancher la tête, mais son fils l'incite à la prudence. Depuis 1212, les Chrétiens sont devenus très forts et il vaut mieux éviter des représailles. Le roi essaie donc d'acheter les missionnaires, mais s'entend bientôt répondre : "Va-t-en au diable avec ton argent !".

On les met en prison au sommet d'une tour. C'est fort mal connaître nos frères : ils ont de la voix ces Italiens. Si les habitants de Séville ne comprennent pas tout leur charabia, ils saisissent bien que leur Prophète ne serait qu'un "mensonger esclave du diable".

On descend alors les franciscains à la prison commune. Bonne aubaine, ils y trouvent un auditoire ! De guerre lasse, le roi leur propose deux solutions : l'expulsion en terre chrétienne ou le voyage au Maroc.

La chronique a beau dire que les frères laissent le choix au Prince, j'ai du mal à y croire. A moins qu'ils aient deviné le "bon choix" dans la tête du Sarrasin. Le petit roi de Séville en effet, peu secouru par son patron, n'est pas fâché de voir le sultan de Marrakech avec une telle équipe sur les bras. Quant aux frères, ils sont bien partis avec l'ordre de rejoindre le Maroc, et le désir d'y "gagner le martyre".

Devant le jeune sultan El Mostancer ou devant son ministre, ils s'affirment encore "du parti des Romains".

Si le roi du Maroc est éloigné des champs de bataille, il connaît les événements d'Espagne et d'Egypte. Il a bien une milice chrétienne, mais Don Pedro son chef est ennemi de son frère Alphonse, roi du Portugal.

Don Pedro n'est pas "du parti des Romains" et il héberge ces hommes. Le Sultan ne comprend guère. Qui sont ces énergumènes ? Des amis de Don Pedro ou des croisés, ces ennemis de l'Islam ? Il les interroge : "Pourquoi venez-vous ici, car vous n'avez guère coutume de vivre en paix et de vous accorder avec nous ?".

Les frères précisent qu'ils sont disciples d'un certain frère François. L'atmosphère se détend un peu, et s'ébauche même une discussion théologique : les Musulmans en sont friands. Othon évoque la Trinité, Jésus mort et ressuscité, etc...

"Qui vous a appris cela ?" dit le roi.

Othon continue sa catéchèse en parlant du témoignage d'Abraham, Isaac, Jacob, le Seigneur Jésus. L'argumentation est bonne, mais tout à coup ça tourne mal.

D'après la plus ancienne chronique connue et que nous avons suivie jusqu'ici le roi se fâche : "Vous êtes possédés par un esprit diabolique". Il les fait mettre en prison et torturer. Le lendemain, il leur précise : "C'est bien vous qui avez vitupéré notre foi et en avez médité", ce que les frères se gardent bien de nier. Que s'est-il donc passé ? Peut-on reconstituer le dialogue qui manque ?

D'autres chroniques du 14^e siècle nous donnent des détails sur le séjour au Maroc. Même si nous pouvons douter parfois de l'exactitude de ces textes tardifs, nous devinons mieux ce qui s'est passé entre un sultan préoccupé par ses femmes et les corridas, et des frères mineurs qui n'étaient pas passés par une école de Nonces.

Le roi ou son ministre aurait tenté de se débarrasser plusieurs fois de Bérard et de ses compagnons en les faisant reconduire à Ceuta, la frontière du Nord. Ils s'échappent du convoi et se retrouvent sur la célèbre place de Marrakech, aujourd'hui encore envahie par les marchands et des religieux de toutes espèces, y compris les touristes. Les frères mineurs prêchent la grandeur de la religion chrétienne et ils insultent l'Islam et son Prophète. Par deux fois, ils se trouvent sur le passage du sultan. Stupéfait, la première fois il les fait emprisonner. Ainsi que ses sujets, il prend les frères pour des fous. Les Chrétiens de la milice sentaient venir la tempête et, malgré leur admiration pour ces fous de Dieu, avaient tenté, mais en vain, de les maintenir à l'intérieur de leur camp.

Après vingt jours ils sont libérés. Aussitôt ils retournent sur la place. Le vendredi, le sultan sort pour la prière. Quelle occasion pour Bérard qui s'arrange pour se faire voir et entendre :

"Mahomet vous conduit par un faux chemir et le mensonge, à la mort éternelle où il est éternellement tourmenté avec ses sectateurs".

La chronique ajoute que "le roi fou de colère ordonna... de les mettre mort. Tous les Chrétiens, redoutant d'être tués, se réfugièrent dans leurs maisons".

On les fait venir au Palais. On essaie d'obtenir leur conversion, par les femmes, l'argent et enfin la torture, mais ils restent "persévérants dans la foi catholique qu'ils confessaient et proclamaient intrépidement, en anathématisant les iniquités de Mahomet et de sa loi". Othon, dit la chronique du 14e siècle, crache par terre en prononçant le nom de Mahomet. Le chroniqueur en rajoute peut-être, mais on ne peut pas dire que Bérard, Othon et les autres aient eu une grande admiration pour Mal'omet et ses disciples.

Le Sultan El Mostanur en arriva à la crise de nerfs : "de sa propre main il trancha la tête" à chacun des cinq frères. C'était le 17 des Calendes de février (16/1/1220).

On ne peut douter de la générosité des protomartyrs, mais si des sarrasins avaient eu la même attitude, on aurait probablement moins hésité à parler de fanatisme !

Sur le coup, la "Passio" (le récit) enthousiasma les Chrétiens de la Reconquista.

François, à l'annonce du martyre se serait écrié : "Je puis dire maintenant que j'ai cinq vrais frères". Et, dans les coeurs franciscains, cette phrase fut assimilée à une canonisation. Il faudra pourtant attendre le 6 août 1481 pour que l'Eglise reconnaisse avec Sixte IV, un pape franciscain, le culte des protomartyrs.

Jourdain de Giano, le seul à nous citer une réaction de François, rédige ses mémoires 42 ans après l'événement. Il ajoute une remarque importante : François refuse la lecture publique de la Passio... parce qu'on chante trop ses louanges. Or le texte que nous avons ne clame point les louanges du Fondateur. Un texte écrit vers 1220 et perdu depuis aurait-il été plus prolixe en louanges sur un homme quasi inconnu d'un chroniqueur espagnol ?

Ne faut-il pas envisager de la part de François un certain recul par rapport à l'événement, lorsqu'il apprend les détails de la mort et le mépris des sarrasins exprimé dans la Passio ?

Pour trancher, il faudrait être sûr du texte qu'il a entendu. On peut se demander toutefois si François n'a pas tout simplement souhaité l'arrêt de la lecture parce que la "méthode" des protomartyrs n'était pas la sienne. Il aurait appris oralement la mort de Bérard et des autres frères. Sur le coup, il est rempli d'enthousiasme mais, quelques mois après, il préfère garder le silence sur une attitude contraire à la sienne et à la Règle. Les frères du Maroc, il faut le dire à leur décharge, étaient sans doute partis avant la rédaction définitive du chapitre 16 de la Règle des Frères Mineurs.

Deux textes pontificaux peuvent nous éclairer un peu plus. Si en 1227 une deuxième équipe franciscaine suivra à Ceuta les traces des martyrs de Marrakech, il semble qu'en haut lieu on gardait la tête froide.

Le 7 octobre 1225, Honorius III s'adressant aux frères mineurs et prêcheurs dans le Royaume du Miramolin ne fait aucune allusion directe aux saints martyrs, mais souhaite une attitude prudente. Il ne s'agit pas de courir à la mort; il faut s'occuper des soldats, des commerçants, et surtout des captifs chrétiens.

Le 20 février 1226, le même pape s'adresse à l'archevêque de Tolède pour lui demander d'envoyer au Maroc des frères mineurs ou prêcheurs "prudents, discrets zélateurs des âmes" et au besoin d'en consacrer évêque un ou deux. Le pontife conseille, on ne peut plus clairement : "qu'ils s'appliquent à marcher avec précaution auprès de ceux qui sont extérieurs (les sarrasins), non comme des insensés, des indiscrets et des impétueux, mais en sages, prudents, d'âge mûr, comme il convient...".

Chacun peut penser ce qu'il veut des martyrs de Marrakech. Si on les considère comme des saints, qu'on les imite donc... aujourd'hui : je les imagine dans le ciel, près de leurs bourreaux eux aussi (et grâce un peu à leurs victimes) "lavés dans le sang de l'Agneau", en train de prier ensemble pour une meilleure compréhension entre croyants.

On peut aussi les louer pour leur plus belle réussite. Quand Don Pedro revint au pays quelques mois plus tard, il ramena les reliques des cinq frères. Un chanoine de Coimbre regardait passer la procession. Il s'appelait Fernard de Lisbonne. L'homme sentit grandir en lui cet appel à la vie franciscaine qui ferait de lui, non un martyr du Maroc, mais le très grand saint Antoine de Padoue.

Il reste que le modèle de vie en terre musulmane, c'est François d'Assise auquel nous allons revenir.

III. LA DERNIERE CONVERSION DE FRANÇOIS

Les Croisés partaient pour délivrer le tombeau de Jésus, et François était avec eux. Pour quelles raisons les suivait-il ?

Avait-il le désir d'aller en Terre Sainte vénérer le saint Tombeau ou le désir de mourir martyr ?

Eprouvait-il le souci d'accompagner les Croisés dans une "juste guerre" ou celui de prêcher le Christ-Dieu aux "sarrasins infidèles" ?

Ressentait-il le besoin de s'éloigner de ses frères après les difficultés des derniers Chapitres ?

On dira de ce dernier motif qu'il est indigne de lui. Pas si sûr !... Mais regardons cela de près avant même d'étudier les autres raisons.

LE RAS-LE-BOL D'UN SAINT

Prenons la question de face. François, en mai 1219, est-il fatigué de cet Ordre qui hésite à le suivre sur les chemins d'insécurité ? Certains des premiers Compagnons murmurent après ces milliers de nouveaux venus, et le Fondateur est un peu dépassé, semble-t-il. Le parfum du printemps a fait place aux senteurs de l'automne, et tous n'apprécient pas.

François envisage-t-il de tout remettre aux Ministres provinciaux soutenus par le Cardinal Hugolin, à qui il a toujours fait confiance ? Songerait-il à finir sa vie par le martyre pour imiter le Christ, non sans donner un dernier exemple à ses Frères, seul signe porteur en ces temps de détresse ?

Que répondre ?

Il faudrait savoir si la crise de l'Ordre ronge François à ce point. Elle a éclaté au Chapitre des Nattes le 26 mai, et il en est certes affecté; mais pas au point de vouloir se détacher de son Ordre. De plus, la décision de partir en Orient n'est pas "une sorte de coup de tête", comme le pense Julien Green.

François songe aux pays d'Islam depuis une dizaine d'années. En 1211-1212, "la sixième année qui suivit sa conversion, brûlant de désir pour le martyre, il résolut de passer en Syrie..." (I Celano 55). Mais survint une tempête, et les passagers se retrouvent sur la côte dalmate (Yougoslavie). Ne trouvant pas de bateau pour l'Orient, François doit revenir en Italie....

En 1213-1214, il désire partir à l'autre bout des pays musulmans. "Aussi prit-il peu après le chemin du Maroc, pour prêcher l'Evangile au Miramolin et à ses coreligionnaires" (id. 56). En Espagne sans doute la maladie l'empêche d'aller plus loin.

La troisième tentative, en 1219, est la suite logique de son long désir. A la fin du XIII^e siècle les Spirituels, un groupe extrémiste de Frères, n'ont pas trouvé dans ce départ vers l'Egypte un argument pour souligner le désaccord entre François et les Ministres.

En fait la décision était prise avant le Chapitre, car François part aussitôt après. Il fait acte d'autorité et fixe la tâche à deux Vicaires. C'est au retour d'Orient qu'il se démettra de sa charge de Ministre Général.

Sans considérer ce départ comme une démission, on peut cependant constater un certain éloignement des affaires de l'Ordre. Si la nomination de deux Vicaires s'explique par un long voyage ou un martyre possible, on s'explique moins le temps mis pour revenir après "l'échec" de Damiette. Il faudra que le Frère Etienne de Narni vienne chercher François en pleurant. Les Vicaires, dit Etienne,

changent tout... Pourtant François rentrera en chef. Il ira à Rome sans passer par Assise, demandera au Pape de désigner officiellement Hugolin comme cardinal protecteur; il choisira lui-même non un successeur, mais un Vicaire en la personne de Frère Pierre de Catane, puis de Frère Elie après la mort de Pierre, ces Frères avec lesquels il vient de passer six mois.

On peut donc conclure à une fatigue de François par rapport à son Ordre, mais il serait téméraire de voir dans ce voyage une occasion pour démissionner en douceur.

Alors pourquoi est-il parti ? Pour qui court ce petit homme étrange ? Pour les Chrétiens qui se sont croisés afin d'écraser les "fils du diable"... ou contre les sarrasins ennemis ?

Trois traits de mentalité animent la chrétienté d'alors : la soif du martyre, la volonté de prêcher et... l'esprit de croisade. Ils vont nous permettre de voir plus clair.

LA SOIF DU MARTYRE

La soif du martyre est signalée par tous les narrateurs. C'est bien la volonté de François, logique dans son grand désir de suivre les traces du Christ.

Mais François ne réussit pas à se faire tuer. Un texte franciscain, tardif hélas, va peut-être nous donner la clé de son "échec". Il s'agit d'une prière avant la stigmatisation :

"Mon Seigneur Jésus-Christ, je te prie de m'accorder deux grâces avant que je meure : la première est que, durant ma vie, je sente dans mon âme et dans mon corps, autant qu'il est possible, cette douleur que Toi, ô doux Jésus, tu as endurée à l'heure de ta très cruelle Passion; la seconde est que je sente dans mon cœur, autant qu'il est possible, cet amour sans mesure dont Toi, Fils de Dieu, tu étais embrasé et qui te conduisait à endurer volontiers une telle Passion pour nous pécheurs" (Troisième Considération sur les Stigmates).

François désire deux choses : souffrir et aimer les autres comme le Christ en sa Passion. Il aime les Sarrasins comme ses frères rachetés par le sang du Christ et ne saurait les pousser à commettre le mal. C'est toute la différence avec les Frères partis au Maroc. François avait aussi fort qu'eux le désir du martyre, mais il ne pouvait l'obtenir à n'importe quel prix, surtout pas aux prix de la haine répandant à l'insulte.

PRECHER LA PAROLE POUR CONVERTIR

La prédication est souvent liée au désir du martyre. Quand ils parlent de la motivation du retour, tous les chroniqueurs évoquent le maigre succès de la prédication.

François est allé chez le Sultan dans l'intention ferme de mourir ou de prêcher, les deux s'il en a le temps.

Il ne se joint pas à une équipe de plénipotentiaires (même si on l'a suggéré bien plus tard). Il est allé chez le Sultan "muni du seul bouclier de la foi", "légal du Seigneur Jésus", "envoyé par le Dieu Très-Haut". En disant "Je suis chrétien", et non pas comme les Frères du Maroc "du parti des Romains", François se place délibérément en marge, hors de la croisade.

ET LA CROISADE ALORS ?

Il faut replacer la démarche dans le contexte de ce XIII^e siècle commençant. Quand François veut franchir les lignes, on ne crie pas qu'il est fou, mais on se retient dans le camp chrétien. Il suffit de lire les épithètes écrites à froid par les écrivains pour comprendre que François est à contre-courant de toute l'Eglise.

Les Musulmans sont les "persécuteurs" de François, objet de tant de haines. Il est là devant "ceux qui insultaient la religion du Christ", et qui "se saisirent de lui avec haine et cruauté". Même ceux qui louent la courtoisie du Sultan ne peuvent parler de l'Islam et de ses fidèles sans en dire du mal. L'Islam c'est Babylone, la cité du mal. Le Sultan du Caire est le "sultan de Babylone" et "la Bête cruelle".

Il y a là tout un relent d'Apocalypse où la Bête cruelle est l'Antichrist. Saint Bonaventure lui-même ne peut croire à la bonne foi de Al-Malik-al-Khâmil. Celui-ci voit bien que le Christianisme est la vraie religion, mais il refuse de changer par mauvaise foi ou par peur.

Au fur et à mesure qu'on s'éloignera de l'événement, François sera récupéré par les écrivains; et, avec les "Verba Fratris Illuminati", un apocryphe du XIV^e siècle, on atteindra des sommets en faisant du pèlerin de Damiette un apologiste de la croisade. Mais revenons au vrai François.

LA CONVERSION DE FRANÇOIS

Il faut d'abord dire que François aime les Croisés. Il pleure sur les Espagnols qui meurent par milliers. Si, au lieu du légat Pelagio, il avait été en face de Louis IX, il aurait peut-être au début approuvé ses propos. Saint Louis dira en effet à la veille du débarquement, le 5 ou 6 juin 1248 : "Mes fidèles amis, nous sommes invincibles si nous sommes inséparables dans notre charité. Ce n'est pas sans la divine permission que nous avons été amenés ici, pour débarquer dans un pays si puissamment protégé. Je ne suis pas le roi de France, je ne suis pas la Sainte Eglise; c'est vous qui êtes l'un et l'autre. Je ne suis qu'un homme dont la vie finira comme celle des autres hommes quand il plaira à Dieu. Tout va dans notre bien quoiqu'il puisse nous advenir...".

Mais en voyant que les croisés ne sont pas tous des hommes pétris de l'Evangile - c'est le moins qu'on puisse dire - François refuse de rester au milieu de ces soldats, fussent-ils moines comme les Templiers ou les Hospitaliers. En se mêlant aux Musulmans, il confronte sa situation au message du Nouveau Testament et abandonne tout dernier relent de croisade que son esprit d'Eglise pouvait retenir en lui. Car François n'est pas un saint tout cuit. Quand il atteint les rivages de l'Egypte, même s'il ne la veut pas pour lui et ses Frères, la méthode de la guerre sainte ne lui semble peut-être pas mauvaise. Les Papes en sont les instigateurs.

Disons qu'il arrive les mains nues et qu'il repartira avec la pensée que l'Eglise doit aller, elle aussi, les mains nues vers les Musulmans. Si cela ne se peut, que son Ordre au moins soit un Ordre fraternel, même avec les Non-Chrétiens.

On dit que François est allé voir Innocent III pour le pousser à renoncer à la croisade. Quelle preuve ?... On dit aussi que sur le champ de bataille il a demandé la cessation des combats. On s'appuie sur le seul Celano qui fait dire à François : "Si la rencontre a lieu aujourd'hui... ce ne sera pas à l'avantage des Chrétiens". Il est possible que Celano, ait mal compris le réflexe de François, mais il nous faudrait d'autres indices du même genre pour affirmer qu'avant la rencontre avec AlKhârnl François était contre la croisade.

Pour moi (jusqu'à preuve du contraire) je crois à une évolution, à une sorte de dernière conversion, non à l'Islam bien sûr, mais à l'Evangile. Je crois découvrir ici un regard évangélique nouveau chez le pèlerin de Damiette parce qu'il n'avait pas encore rencontré l'Islam et les Musulmans.

François est parti se faire tuer pour le Christ ou obtenir la conversion des Musulmans. Les Chrétiens du XIII^e siècle, et peut-être lui-même, virent un échec dans ce voyage. Mais avec le recul nous savons qu'il annonça à Damiette la Bonne nouvelle de la fraternité en Christ. Les croisades, considérées comme un exemple de la vraie foi, ne valent pas, et de loin, le soi-disant échec de François.

"A quoi aurait servi, en effet, un martyre inutile, au regard de toutes les beautés que saint François a pu, par la suite, léguer à ceux qui l'ont suivi et, à travers eux, à tous les hommes" (Amadou Hampate Bâ, le grand écrivain musulman d'Afrique de l'Ouest).

Damiette ne devrait plus être d'abord le souvenir des croisades, mais un lieu de pèlerinage, le lieu de la fraternité inter-religieuse et de la dernière conversion de François.

IV. UN HOMME A REHABILITER

Dans la mémoire collective de la famille franciscaine, un homme commence à être réhabilité : Al Malik al Khâmil, sultan d'Egypte, l'hôte de François à Damiette. Ce n'est que justice, car si l'homme ne fut pas trempé dans la boue, les chroniqueurs tracèrent du roi un portrait ambigu.

"LA BÊTE CRUELLE DEVINT TOUTE DOUCEUR"

Alors que la bataille du delta est encore indécise, Jacques de Vitry se retire, dans Damiette conquise, pour écrire une Histoire d'Orient et d'Occident. Bien des mois ont passé, depuis le séjour de François mais, dans son livre, l'archevêque d'Acre revient sur un fait déjà raconté dans une lettre à ses amis de Lorraine :

"A la vue de l'homme de Dieu, le Sultan, cette bête cruelle, devint toute douceur, le garda quelques jours avec lui et l'écouta avec beaucoup d'attention prêcher à lui-même et aux siens la foi du Christ".

Quarante ans plus tard, saint Bonaventure souligne que le sultan "avait publié un édit cruel promettant un besant d'or en récompense à quiconque apporterait la tête d'un Chrétien", ajoutant à propos de l'accueil : "Le sultan l'écoutait avec plaisir et le pressait de prolonger son séjour auprès de lui".

Ainsi de J. de Vitry à Bonaventure, chaque écrivain balance sans cesse d'un pôle à l'autre : Khâmtl est bon, Khâmîl est mauvais... "Après avoir été le jouet de tant de haine, il fut enfin reçu avec beaucoup de courtoisie par le Sultan qui lui donna tous les signes de faveur et lui offrit de nombreux cadeaux pour essayer de fléchir son âme vers les richesses du monde. Mais à constater que François repoussait énergiquement tous ces biens, il demeura stupéfait...". Pour Thomas de Celano qui écrit cela, Malik écoute François, mais comme Hérode écoutait Jean-Baptiste... (Celano, Vita Prima 57).

Dans certaines chroniques, le sultan est l'antichrist. On lui donne le titre de roi de Babylone. Comment dès lors expliquer la chaleur de l'hospitalité et la courtoisie des entretiens ? Le Prince de la Cité du Mal accueille et écoute un Chrétien, n'y a-t-il pas là une contradiction ?

Nullement, du moins pour les contemporains, J. de Vitry avait trouvé la solution du paradoxe, et après lui on ne prit même plus la peine de soulever le problème : la sainteté de François avait fait son oeuvre et "la bête cruelle devint toute douceur".

"LES RACINES PROFONDES DE LA VRAIE FOI"

"L'effet François" aurait dû, pour être complet, ébranler la foi du sultan. L'échec de l'homme de Dieu face à l'Antichrist est dur à avaler. Certains vont donc imaginer un "endurcissement du coeur" de Malik ou, à l'inverse, sa conversion secrète, conséquence logique de la courtoisie miraculeuse. On trouve même les deux attitudes chez un même auteur, et non le moindre.

En 1263, saint Bonaventure n'est pas très tendre et hésite sur la foi de Al Malik. Saint François "ne découvrait pas dans l'âme du sultan les racines profondes de la vraie foi", mais "pour être plus certainement sauvé", ce dernier offre de l'argent pour les Chrétiens pauvres, "malgré son refus ou peut-être sa peur de passer à la foi chrétienne" (Legenda Major 9/8).

Dans un sermon du 4 octobre 1267 par contre, le sultan est devenu chrétien. Et s'il ne professe pas publiquement, il est excusé : "Je n'oserai le faire car je crains qu'ils me lapident, mais je crois que votre foi est bonne et vraie". Bonaventure ajoute : "A partir de cette heure, il eut la foi chrétienne imprimée en son coeur".

La légende arrive à son comble au quatorzième siècle. Dans les Fioretti, François reçoit la profession de foi du sultan : "Si les gens d'ici l'apprenaient, dit Malik, ils me tueraient avec toi et tous tes compagnons; et comme tu peux faire encore beaucoup de bien et que j'ai à achever certaines affaires de très grande importance, je ne veux pas causer maintenant ta mort et la mienne" (chap. 24).

François promet alors que du haut du ciel il enverra au sultan deux frères pour le baptiser sur son lit de mort. Promesse tenue et sultan sauvé !

"CONDUIS-NOUS DANS LE CHEMIN DROIT"

Si pendant des siècles on a cru soit à l'endurcissement du coeur soit à la conversion secrète du sultan, nous n'avons pas la même certitude aujourd'hui.

Dans le plus ancien récit, Al-Malik demande à François de prier pour que Dieu l'éclaire sur la vraie religion. On est loin des Fioretti, même si J. de Vitry pense que le roi fut ébranlé dans ses raisons de croire. A-t-il, en fait, remis en cause le choix de sa religion islamique ? Je pense plutôt que le roi parle dans l'esprit du Coran.

Chaque prière musulmane comporte la récitation de la première sourate qui façonne, comme notre "Pater", la spiritualité du croyant. Et cette prière se termine ainsi :

"Conduis-nous dans le chemin droit,

le chemin de ceux que tu combles de tes bienfaits. Et non le chemin de ceux qui méritent ta colère, ou celui des égarés".

Le chemin droit n'exprime pas un doute : pour un Musulman ce chemin c'est l'Islam. Tout musulman demande chaque jour à Dieu de le guider dans le bon chemin. Comme beaucoup de Musulmans aujourd'hui encore pressent des Chrétiens qu'ils vénèrent de prier pour que Dieu les aide à marcher sur le droit chemin, le sultan a demandé à un homme de Dieu comme François de prier pour cela. Fr. Illuminé ou un autre a pris ses nobles désirs pour la réalité. Malik ne devint pas plus chrétien que Saint Louis - tout vénéré qu'il soit comme saint musulman près de Tunis - ne passa à l'Islam ! Mais sans s'écarter de sa foi, le sultan s'est montré tel qu'on le connaît, très fin, très courtois.

"A JUSTE TITRE, TU AS APPELE "KAMEL"

Après la faillite de la cinquième croisade, J. de Vitry révisa son jugement sur le sultan d'Egypte. Dans un autre livre de lui, **l'Histoire de Jérusalem**, il ne parle plus de bête cruelle. Car entre temps Al Malik al Khâmîl s'est montré sans doute fin politique pour éviter une guerre inexpiable, mais surtout il s'est montré très grand, très bon envers les Chrétiens vaincus :

"Si grande devint sa bienveillance à leur égard que lorsque fut conclue la trêve qui suspendait les hostilités, il rendit la liberté aux adorateurs de Jésus-Christ qu'il trouva enchaînés dans ses prisons; or leur nombre s'élevait à trente mille; puis il leur laissa le choix ou de rentrer dans leurs foyers ou de combattre sous ses étendards. Il commanda qu'on fournit à ces hommes ainsi libérés les aliments nécessaires à leur subsistance, aux riches contre paiement, aux pauvres et aux malades gratuitement".

Parmi les prisonniers se trouvent le Légat et son secrétaire. Ce dernier, Olivier de Cologne, ne tarit pas d'éloge tout en croyant ferme - notons-le au passage - que le roi d'Egypte reste musulman :

"Que le Seigneur augmente toujours ton bonheur, ô Kamel, et qu'il enlève de ton coeur le voile des ténèbres afin que tu puisses connaître pleinement la vérité ! Moi, ton prisonnier libéré, ton serviteur racheté par la Croix, je ne serais jamais ingrat de tes bienfaits. Jamais ne fut cité un tel exemple de bonté vis-à-vis des prisonniers ennemis. Lorsque le Seigneur a permis que nous tombions entre tes mains, nous n'avons pas eu l'impression d'être sous l'empire d'un tyran ou d'un maître, mais sous l'autorité d'un père qui nous a comblés de bienfaits, nous a secourus dans le danger, nous a visités dans l'épreuve et a même supporté nos murmures... Tu as soigné nos malades; tu as sévi avec l'énergie contre ceux qui se moquaient de nous... Vraiment à juste titre, tu es appelé "Kamel" qui signifie "parfait", car tu gouvernes sagement, et par ta vertu tu surpasses tous les princes..."

Faut-il continuer à chanter Malik ? N'exagérons rien - certains Chrétiens de son royaume, frappés sur son ordre, ne le firent pas. Mais il fut encore moins chanté par certains chroniqueurs musulmans qui n'approuvaient pas sa politique de paix et de tolérance. Et si les Lieux-Saints ne revinrent pas aux croisés en 1219 avec une trêve de trente ans ce fut la faute au légal Pelagio.

Je laisse la conclusion à l'écrivain malien Amadou Hampaté Bâ, déjà cité dans l'article précédent :

"Combien je remercie Dieu que Saint François, au cours de son courageux voyage en Orient, soit tombé sur un Sultan éclairé qui savait lui aussi, se mettre à l'écoute des autres, chose relativement rare, à l'époque, entre représentants de religions différentes".

V. LE RETOUR EN CHRETIENNE DE FRANÇOIS HORS-LES-MURS

Nous avons étudié la rencontre de la courtoisie et réfléchi sur les deux principaux protagonistes de Damiette. Nous avons aussi raconté le martyre "gagné" des frères partis au Maroc. Ceux-ci nous ont permis de comprendre un peu mieux la mentalité des Chrétiens du XIII^e siècle par rapport aux Musulmans.

Nous étudierons comment l'Esprit de Dieu proposait par François un modèle de vie chrétienne, hors les murs de la Chrétienté; mais l'Esprit avait huit siècles d'avance !

LE RETOUR EN CHRETIENNE

Revenu au camp des croisés, François rentre à nouveau dans le ghetto chrétien. Mais, à l'intérieur des murailles, il reste toujours un homme hors-les-murs.

Ses frères ne saisissent pas le bouleversement opéré en lui par les muezzins de Damiette appelant à la prière et par sa rencontre avec Malik-el-Khâmil. Jamais François ne parle de son aventure et certains, aujourd'hui encore, pensent qu'il ressent son expédition comme un échec complet. Ce n'est pas si simple.

Pourquoi se tait-il sur cet événement ? Parce qu'il ne voit pas clair : cet Islam est-il vraiment l'oeuvre du diable ? Pour ne pas troubler ses frères ? Parce que ses propos pourraient bien "sentir le fagot" ?

Ce silence sur l'Islam est en lui-même étonnant. A une époque où des papes, voire même des saints, parlent de "Sarrasins immondes", de "race abominable", de "souillure de païens" et de "vermine dont il fallait épouiller la Terre sainte", les nombreux biographes ne relèvent jamais chez le pèlerin de Damiette un mot contre les Musulmans.

François n'a pas obtenu le martyre tant espéré, qui devait venir comme un fruit mûr du fait qu'il contactait ces "diables" de Musulmans. Cela ne change-t-il pas sa perspective de l'Islam ?

Tout d'abord cette religion, dont Innocent III annonçait la chute pour la fin du siècle, lui apparaît sans doute très solide. De plus, l'accueil musulman remet en question les idées reçues : l'Islam n'est pas aussi fanatique qu'on le dit.

Cet Islam approché, cette foi qu'il a vu vibrer dans le coeur de plus d'un croyant, n'est probablement pas le travail de Satan, même si François attribue à celui-ci peut-être une bonne part de l'imperméabilité des Musulmans à la doctrine chrétienne.

Le simple fait qu'on ne trouve rien contre l'Islam dans ses écrits ou dans ses propres recueillis par les biographes contemporains est stupéfiant dans ces XII^e et XIII^e siècles.

Mais, grâce à Dieu, il y a plus que ce silence éloquent !

François dans sa Règle de 1221 nous laisse un chapitre dont le P. Jomier se plaisait à dire à l'auteur de cet article : "On n'a rien écrit de plus sur la question, même après Vatican II". Il vaut son "besant d'or". Le voici :

"DE CEUX OUI VONT CHEZ LES SARRASINS ET AUTRES NON-CHRETIENS"

"Le Seigneur dit : "Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes". Dès lors, si des frères veulent aller chez les Sarrasins et autres infidèles, qu'ils y aillent avec la permission de leur ministre et serviteur. Et que le ministre leur donne la permission et ne s'oppose pas, s'il voit qu'ils sont aptes à être envoyés, car il sera tenu de rendre compte au Seigneur si en cela ou en d'autres choses il procédait sans discernement. Les frères qui s'en vont peuvent vivre spirituellement parmi eux de deux manières. Une manière est de ne faire ni disputes ni querelles, mais d'être soumis à toute créature humaine à cause de Dieu, et de confesser qu'ils sont chrétiens. L'autre manière est, lorsqu'ils voient que cela plaît au Seigneur, d'annoncer la parole de Dieu, pour que les infidèles croient en Dieu

tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, créateur de toutes choses, au Fils rédempteur et sauveur, et pour qu'ils soient baptisés et deviennent chrétiens...

"... Et que tous les frères, où qu'ils soient, se rappellent qu'ils se sont donnés et qu'ils ont abandonné leur corps au Seigneur Jésus-Christ. Et pour son amour ils doivent s'exposer aux ennemis, tant visibles qu'invisibles, car, dit le Seigneur : "Oui perdra son âme à cause de moi la sauvera pour la vie éternelle". "Heureux ceux qui souffrent la persécution pour la justice, car le royaume de cieus est à eux" (Première Règle 16/1-7 et 10-12).

Tout François d'Assise est dans ce chapitre 16 de sa Règle ! Un François explosif sans le vouloir !

On en jugera ainsi si l'on sait que le Canon 69 du concile de 1215 venait de rappeler : "Il serait absurde de laisser le blasphémateur du Christ exercer quelque pouvoir sur des Chrétiens... Nous étendons la même règle aux parens".

Le Chrétien ne pouvait donc être sous les ordres des Juifs et encore moins des Musulmans. Une coopération technique avec eux aurait gêné l'effort de guerre, et de toute façon un baptisé ne pouvait s'abaisser à vivre sous l'autorité d'un infidèle ! Ou bien François ignorait ce décret ou bien il n'y voyait nulle contradiction avec son invitation à vivre "soumis à toute créature humaine à cause de Dieu", même quand on. était sorti des murailles de la chrétienté.

Dans le chapitre 16 de sa Règle, François livre sa pensée sur la Mission. Le texte peut se découper en trois parties, chacune indiquant un aspect de l'imitation du Christ : Jésus s'est soumis dans sa vie à Nazareth, dans son annonce de l'Evangile, dans sa mort sur la Croix. François présente donc, non pas une méthode missionnaire, mais la façon d'être une annonce du Christ, hors-les-murs.

DE L'IMITATION DU CHRIST SERVITEUR DANS LA VIE A NAZARETH

Le frère mineur appelé par Dieu à quitter le milieu chrétien peut se trouver devant la situation vécue par François : aucun espoir de faire des baptêmes. Près de huit siècles après François, n'entendons-nous pas souvent : "Ces prêtres, ces religieux en milieu musulman feraient mieux de venir ici nous aider dans le soin des communautés qui nous appellent". Aujourd'hui encore beaucoup de responsables dans l'Eglise pensent que rester sans voir lever la moisson est une perte de temps. Pas pour François ! Pour lui, c'est une belle occasion d'imiter Jésus dans la vie à Nazareth !

Peut-être François espérait-il qu'avant leur mort les frères sur le terrain pourraient passer à la seconde manière : l'imitation du Christ dans sa vie de prêcheur. "L'autre manière est, lorsqu'ils voient que cela plaît au Seigneur, d'annoncer la Parole de Dieu". Mais l'expérience a montré que Dieu a d'autres desseins. Le "lorsque" ne se joue pas sur une vie d'homme, mais sur les temps de Dieu pour qui "mille ans sont comme un jour". François en a probablement l'intuition puisqu'il emploie le conditionnel dans le texte latin.

Oui, cela peut durer toute une vie si Dieu le veut. Le Royaume c'est son affaire à Lui. Il nous demande d'être ses fils au milieu des nations. S'il ne nous donne pas la joie de faire des baptêmes, c'est Lui que cela regarde. Désserter le terrain pour la seule raison qu'une communauté locale ne peut naître serait un refus de se soumettre à la volonté de Dieu.

DE L'IMITATION DU CHRIST SERVITEUR, HERAUT DE LA BONNE NOUVELLE

"Lorsqu'ils voient que cela plaît au Seigneur, d'annoncer la Parole de Dieu, pour que les Non-Chrétiens croient au Dieu Père, Fils et Saint-Esprit..." que les frères imitent le Christ dans son annonce de la Bonne Nouvelle. Pas seulement par la parole, mais par le comportement. Le Christ a annoncé, non pas la condamnation des hommes, mais leur salut. Il a su voir tout ce qui était vrai, bon et saint chez les Non-juifs. François aussi, comme Jésus, savait regarder le travail et l'Esprit-Saint dans le coeur des infidèles... "Tout ce qu'il y a de bien dans les écrits des païens, répond-il à un frère étonné, n'appartient ni aux païens ni à qui que ce soit, mais à Dieu seul de qui nous vient tout bien" (I Celano 82).

Alors si Dieu permet une visibilité du Royaume, réjouissons-nous de faire grandir une Eglise locale. Mais surtout réjouissons-nous de pouvoir imiter le Christ qui prêche et qui laisse après lui une

Eglise. A condition que notre annonce soit sans mépris pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent nous croire.

DE L'IMITATION DU CHRIST MARTYR

Le chapitre 16 se termine par une suite de citations évangéliques tirées surtout du discours de l'envoi en mission. Nous avons noté plus haut seulement les premières.

François veut encourager ses disciples à franchir la troisième étape de l'imitation du Christ : livrer son corps jusqu'à la mort si Dieu le permet. Le Fondateur n'a pas réussi à se faire tuer par les Musulmans, mais pourtant il maintient dans sa Règle les versets, sur le corps livré, pour les frères de l'Islam et autres Non-chrétiens.

Dans les citations que François fait, on peut remarquer des omissions curieuses. Tout ce qui pourrait être pris comme un encouragement à la provocation est passé sous silence. Ainsi le Pèlerin de Damiette ne retient pas le "Secouez la poussière de vos pieds" de Matthieu (10, 14), de Marc (6, 11), encore moins la précision de Luc : "en témoignage contre eux" (Lc 9, 5).

UN AUTRE MARTYRE

Si les Musulmans rencontrés n'ont pas permis à François de réaliser son rêve, l'occasion d'imiter le Christ crucifié lui fut donnée à l'intérieur même de l'Eglise.

Le soin de gouverner un groupe de cinq mille hommes en 1220 ne pouvait se vivre à la façon dont François jetait ses premiers frères sur les routes du monde. Le radicalisme évangélique s'émoussait; mais dans la crainte de voir le mouvement se perdre dans l'anarchie ou de devoir réserver le franciscanisme à une élite de saints éprouvés, la hiérarchie choisit d'encourager les structures. François accepte cette mise en Ordre, mais ce fut pour lui un calvaire.

Parce qu'en cela aussi il se soumit "à toute créature humaine à cause de Dieu", - imitant le Seigneur obéissant jusqu'à la croix - les marques du Christ martyr apparurent sur son corps. La stigmatisation se produisit en septembre 1224, aux environs de la fête de la Sainte Croix. Sa conformité au Christ dépassait toute imagination.

Son expérience de martyr de ses frères et de l'Eglise rejoint l'état pénible de Chrétiens vivant parmi les Musulmans. La finale du chapitre 16 est pour eux aussi importante que le début, pourvu qu'ils gardent dans leur esprit la sérénité de ceux qui vivent les béatitudes : Heureux les dépouillés, les "mineurs" ! Heureux les artisans de communion ! Heureux les martyrs du quotidien !

Et prions pour eux, car c'est plus facile de conseiller que de vivre !

COMMENCER UN CHEMIN COMMUN

Le 25 janvier 1986, dans la basilique Saint-Paul où sont annoncées les décisions qui, depuis près de 30 ans, poussent l'Eglise "hors les murs", Jean-Paul II lance son projet d'une prière inter-religieuse.

"Nous irons à Assise... lieu que... saint François a transformé en un centre de fraternité universelle" (Jean-Paul II, 25/1 et 14/9/86). "Nos différences sont nombreuses et profondes. Elles ont été souvent, par le passé, des motifs d'affrontements douloureux. La foi commune en Dieu a une valeur fondamentale. Nous faisant reconnaître toutes les personnes comme créatures de Dieu, elle nous fait découvrir la fraternité universelle. Pour cette raison nous voulons commencer un chemin commun avec notre rencontre à Assise" (id. 28/9/86).

Le Pape invite à "commencer un chemin commun". Un chemin qui aurait pu commencer quand François revint à Assise en 1220. Mais personne alors ne comprit sa démarche, et selon le mot de G.K. Chesterton l'événement de Damiette est "un des grands" peut-être "de l'Histoire". Si l'on avait écouté François des deux côtés de la frontière, l'histoire de l'Islam et du Christianisme en eut été changée.

VI. LA RENCONTRE DE DAMIETTE AU MIROIR DE L'EGLISE

L'Eglise des croisades n'était pas prête à comprendre la démarche de François. Il y a un abîme entre lui et la Chrétienté de son temps, entre lui et le Pape même qui fut son ami.

LE PAPE OUI AIMAIT TANT FRANÇOIS

Le long développement spirituel du chapitre seize de la "Regula non bullata" n'est pas répété dans la règle définitive, rédigée avec son aide... Hugolin, le futur Grégoire IX, n'en sentait probablement pas l'utilité, même s'il avait d'autres raisons de faire un texte court. Le cardinal avait un esprit de croisade nullement entamé par sa familiarité avec François.

Tandis que se prépare la canonisation fixée à Assise le 16 juillet 1228, moins de deux ans après la mort du Poverello et seize mois après l'élection d'Hugolin, l'empereur Frédéric II part en croisade. Le pape qui a quelques raisons d'être fâché avec lui va jusqu'à excommunier celui qu'il soupçonne de connivence avec l'ennemi.

L'ennemi, c'est l'Islam, et son visage c'est actuellement Malik el Khâmîl, celui qui a reçu François à Damiette.

Quand Frédéric II règle à sa manière la question palestinienne avec le sultan, le Pape se fâche tout rouge. Même si plus tard il désavouera en partie son Légat quand il apprendra les termes d'un accord qui redonne - au moins pour une trêve de dix ans - les Lieux-saints aux Chrétiens, il ne peut admettre la liberté de culte laissée aux Musulmans à El-Aqça et au Dôme du Rocher.

Dans une lettre à l'archevêque de Milan, Grégoire IX manifeste son écoeurlement :

"Ainsi l'ennemi de la croix, l'adversaire de la foi, le négateur de la chasteté, damné de toute éternité, comme par une justice contraire il le faut maintenant adorer dans un intolérable outrage au Sauveur, un opprobre indélébile au peuple chrétien et le mépris de nombreux martyrs du Christ qui, pour purifier la terre consacrée par le sang du Christ des souillures des sarrazins immondes, ont offert leur vie en holocauste salutaire".

"VOUS MEPRISEZ LES AUTRES PEUPLES"

L'Eglise avait du mal à sortir d'elle-même. Hors d'elle c'était le diable. Nous reprochons, non sans raison, cette attitude à bien des porte-parole de l'Islam d'aujourd'hui, mais l'histoire nous apprend l'humilité. Au XIII^e siècle, et jusqu'au XX^e, des Orientaux s'étonnèrent de notre arrogance spirituelle. Qu'il suffise de citer le grand Khan des Tartares, dans sa lettre du 11 novembre 1246 adressée au Pape Innocent IV et apportée par le frère mineur Jean de Plancarpin.

Le grand Khan avait à sa cour des Chrétiens nestoriens. Avant de menacer au nom d'un Dieu miséricordieux, il pose une question aux Chrétiens de Rome :

"Vous, nations de l'Occident, vous croyez être seules chrétiennes et vous méprisez les autres peuples. Comment pouvez-vous savoir à qui Dieu daigne faire miséricorde ?"

Les temps n'étaient pas mûrs pour accueillir une telle question, surtout par rapport à l'Islam, et la rencontre de Damiette était un coup d'épée dans l'eau. **La Divine Comédie** témoigne de la méprise. Encore au XX^e siècle on se plaira à citer Dante : "Il était ailé, par soif du martyre, prêcher le Christ et ses apôtres, en présence du sultan orgueilleux. Mais trouvant ce peuple trop dur à convertir, et ne voulant pas rester inactif, il vint en Italie récolter d'autres fruits" (Le Paradis, XI, 100-105).

L'affaire est classée comme un échec dont on ne parle guère après le XIV^e siècle.

Une fois au moins pourtant, on reparle de François et du sultan. Bossuet, au XVII^e siècle, s'intéresse à la rencontre dans un panégyrique prononcé au Couvent de Metz, pour la fête du saint :

"Il court au martyre comme un insensé : ni les fleuves, ni les montagnes, ni les vastes espaces des mers ne peuvent arrêter son ardeur. Il passe en Asie, en Afrique, partout où il pense que la haine soit le plus échauffée contre le nom de Jésus. Il prêche hautement à ces peuples la gloire de l'Evangile

: il découvre les impostures de Mahomet, leur faux prophète. Quoi ! ces reproches si véhéments n'animent pas ces barbares contre le généreux François ! Au contraire, ils admirent son zèle infatigable, sa fermeté invincible, ce prodigieux mépris de toutes les choses du monde : ils lui rendent mille sortes d'honneurs. François, indigné de se voir ainsi respecté par les ennemis de son Maître, recommence ses invectives contre leur religion monstrueuse : mais, étrange et merveilleuse insensibilité ! ils ne lui témoignent pas moins de déférence; et le brave athlète de Jésus-Christ voyant qu'il ne pouvait mériter qu'ils lui donnassent la mort : "Sortons d'ici, mon Frère, disait-il à son compagnon : fuyons, fuyons bien loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne les pouvons obliger ni à adorer notre Maître, ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu ! Quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs, même parmi les peuples les plus infidèles ?".

Ce ton, l'éloquence en moins, continuera dans l'Eglise jusqu'au XX^e siècle.

IL Y A ENCORE DU CHEMIN A FAIRE !

Même chez les grands historiens de notre époque on trouve des appréciations peu obligeantes à l'égard des Musulmans quand ils rapportent la visite de François au sultan. Ou bien, ces auteurs glissent sur l'événement.

"L'Histoire de l'Eglise", sous la direction de Fliche et Martin, est un monument reconnu et apprécié. L'auteur relate brièvement l'événement, mais s'il reconnaît en François un pionnier de la mission, il est loin de percevoir le sens de sa démarche :

"En 1212, loin de s'arrêter à l'idée du péril que peut lui faire courir le fanatisme musulman,...".

Et quatre-vingt pages plus loin :

"Déjà, du vivant d'Innocent III, il a pensé, avec une totale inconscience

du fanatisme musulman, à porter la foi chrétienne à l'Islam".

On ne sort pas des clichés et on préfère sous-entendre que François est un homme très "simple".

René Grousset, qui s'est spécialisé dans l'histoire des Croisades, publie en 1934-1936 une **Histoire des Croisades et du Royaume Franc de Jérusalem**. Il relate l'aventure de François en quelques quinze lignes d'après le chroniqueur Ernoul et l'Estoire d'Eracles.

C'est un bon résumé d'un tiers de page dans une oeuvre qui en a deux mille cinq cents ! Ce n'est pas un événement, c'est une anecdote. D'ailleurs en 1939, il fait un condensé, dans **L'Epopée des Croisades**. L'anecdote a disparu.

En 1939, A. Bailly publie un petit livre : **Saint François d'Assise et la Révolution évangélique**. Eminent médiéviste, l'auteur ne compte pas le voyage comme un aspect de cette révolution : six lignes seulement.

Daniel Rops, de 1943 à 1965, a publié une **Histoire de l'Eglise du Christ** d'un esprit nouveau, oecuménique, une oeuvre qui fait époque. Dans le volume : **L'Eglise de la Cathédrale et de la Croisade** il rapporte la rencontre avec le sultan. D. Rops appelle saint François "le père de la mission", remarque qui prend la relève de la Croisade, mais accepte pour du "bon pain" les "Verba Fr. Illuminati", à propos du tapis de croix que le sultan aurait mis devant son hôte !

Plus proche de nous, en 1968, des Editions peu suspectes de traditionalisme, publient **La Nouvelle Histoire de l'Eglise**. Ce serait le silence complet s'il n'y avait pas : "François partit pour la Palestine" mais on n'en saura pas plus.

Enfin, à l'occasion du huitième centenaire de la naissance de François, plusieurs auteurs rédigent à nouveau sa vie. Parmi eux, le plus célèbre chez les francophones est sans doute Julien Green. Le voyage en Orient est très bien mis en valeur au centre du livre. Mais, comme Daniel Rops, Green reprend cet éternel tapis de croix, et toujours le désir du sultan de se convertir au Christianisme.

Il y a encore du chemin à faire ! Le Père Y. Moubarac écrivit en 1972-73 :

"Notons comme paraît étrangère et isolée, par rapport à la Chrétienté tout entière, la figure de saint François quand, au sortir du camp des Croisés et au scandale de ses compagnons, il va discuter librement avec le chef du camp adverse. Il est bien certain qu'il s'inscrit en marge de toute l'histoire musulmane de l'Eglise et qu'il est encore loin d'y être rejoint, tant par les frères de son Ordre que par l'ensemble de ses coréligionnaires".

Ne terminons pas sur une note pessimiste. Depuis quelques années ça bouge dans l'Eglise, et la rencontre de Damiette devient un modèle au miroir de l'Eglise. Nous aurons l'occasion d'en reparler, mais avant il nous faut assumer l'Histoire.

VII. DAMIETTE OU MARRAKECH ?

Si - nous l'avons vu dans l'article précédent - tout le côté positif de la rencontre avec le sultan disparu vite à l'horizon de l'Eglise, on aurait pu espérer une meilleure appréciation des faits de la part des fils du Poverello. Le contexte ecclesial ne les poussa pas, hélas dans cette direction.

Peut-être dès 1227, à coup sûr en 1234-1235, Grégoire IX impose aux frères mineurs et prêcheurs la prédication de la croisade. Au lieu de consolider la paix pendant la trêve conclue entre Frédéric II et Al-Malik al Khâmî, le pape donne mission au fr. Guillaume de la Cordelle de prêcher en France pour recruter des troupes. Il dispense les frères de leur vœu de pauvreté pour qu'ils puissent collecter de l'argent, ce qui fait dire au bénédictin Mathieu Paris que la papauté a transformé les frères mineurs en percepteurs de taxes et d'avoir fait de ces pêcheurs d'hommes des pêcheurs de deniers.

Si, comme nous le verrons, certains franciscains renaclent un peu, les ministres généraux obéissent et poussent les frères à marcher avec le pape.

Les deux dernières croisades trouvent à la tête de l'Ordre deux personnes réputées pour leur sainteté. Tous deux approuvent et soutiennent le saint roi Louis lors de ses expéditions. Jean de Parme en 1248 demande aux prêtres de célébrer quatre messes, et saint Bonaventure en 1270 encourage le départ de deux cents frères comme aumôniers de la croisade. Ce serait ridicule de condamner cette aide spirituelle éloignée du recrutement en hommes et en espèces commandé par Grégoire IX, mais on peut constater que le souhait de François d'aller parmi les Musulmans sans disputes ni querelles n'est pas perçu : on s'en va parmi les croisés.

UNE FIN DE SIECLE ET LE DEBUT D'UN AUTRE

Au fur et à mesure que le siècle tire vers sa fin, on s'éloigne de l'esprit de Damiette défiguré peu à peu par la mentalité de croisade.

A Assise, Giotto, s'inspirant de la vie de saint François écrite par saint Bonaventure, dessine une vingtaine de fresques sur les murs de la Basilique supérieure San Francesco. Reprenant la proposition qu'aurait faite François d'un jugement de Dieu sur la vraie religion, le grand peintre représente les "prêtres musulmans" faisant grise mine à la perspective de pénétrer dans le feu. Des générations de pèlerins esquissent pour le moins un sourire devant la pusillanimité des sarrasins...

Nous avons déjà dit comment Dante a ciselé la méprise de l'Eglise dans un raccourci apprécié jusqu'à nos jours. Nous sommes au début du XIV^e siècle : un inconnu se cachant derrière Fr. Illuminé va faire "rentrer dans le rang" François et son sultan.

L'auteur anonyme contribuera non seulement à récupérer la visite au sultan dans l'esprit de croisade, mais à faire croire jusqu'à notre époque à un François d'Assise partisan de la guerre sainte.

LES PAROLES DE Fr. ILLUMINE

Avant de citer la deuxième intégralement parce que moins connue, résumons la première anecdote qui nous est contée dans les "Verbe Fr. Illuminati".

A l'endroit où il doit recevoir François et son compagnon, le sultan fait placer un tapis sur lequel sont dessinées des croix. Il veut troubler les "deux moines" : s'ils ne marchent pas dessus, il les

accusera de refuser son hospitalité; s'ils marchent sur le tapis, il leur reprochera de fouler aux pieds le symbole leur Maître. Mais François marche hardiment sur le tapis et laisse à peine le sultan s'exprimer :

"Sachez qu'avec notre Seigneur on a aussi crucifié des larrons. Nous possédons la vraie croix de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, nous l'adorons et lui témoignons grande dévotion; mais si la sainte croix du Seigneur nous a été donnée, à vous fut laissée en partage celle des larrons. Voilà pourquoi je n'ai pas eu de scrupule à marcher sur les symboles de brigands..."

"Le même Sultan lui soumit ce problème : "Votre Seigneur a enseigné dans ses Evangiles qu'il ne fallait pas rendre le mal pour le mal, ni refuser son manteau à qui voudrait prendre la tunique, etc. (Mt 5/40); alors, les Chrétiens ne devraient plus envahir nos terres ?". - "Il semble, répondit le bienheureux François, que vous n'ayez pas lu intégralement l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ. Voici ce qu'on y lit à un autre endroit : Si ton oeil te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi (Mt 5/29). Il a voulu nous enseigner par là que tout homme, si cher, si proche soit-il, et même aussi précieux pour nous que la prune de nos yeux, doit être repoussé, arraché, expulsé, s'il cherche à nous détourner de la foi et de l'amour de notre Dieu. Voilà pourquoi il est juste que les Chrétiens envahissent la terre que vous habitez, car vous blasphémez le nom du Christ et vous détournez de son culte tous ceux que vous pouvez. Mais si vous vouliez reconnaître, confesser et adorer le Créateur et Rédempteur, les Chrétiens vous aimeraient comme eux-mêmes..."

"Tous les assistants étaient dans l'admiration de ces réponses".

Je vois mal pour ma part les sarrasins s'esbaudir à pareils propos, et le sultan garder la courtoisie dont parlent tous les chroniqueurs au point de ramener son hôte chez les croisés avec une escorte princière.

En fait saint Bonaventure qui a questionné Illuminé n'a rien rapporté de cela et pour cause. Ces paragraphes sont tirés d'un assemblage de textes franciscains du XIV^e siècle commençant. Il s'agit ici d'un apocryphe du brave frère, décédé en 1266.

Le François qui se dégage des "Verbe" n'est pas François d'Assise et de Damiette; mais les frères admirant l'aventure des premiers martyrs ramenaient le Pèlerin de Damiette dans le sillage de Marrakech. Le modèle de la vie en Terre d'Islam ne sera pas François, mais les proto-martyrs.

Pendant longtemps en effet l'ensemble de l'Eglise et de l'Ordre ne pourra saisir la leçon d'Evangile contenue dans la rencontre de la courtoisie, sur le sol d'Egypte, au milieu de la guerre.

CINQ RAISONS POUR CHANGER DE MODELE

A défaut d'approuver, il faut essayer de comprendre les frères. Cinq raisons de tourner leurs regards vers Marrakech plutôt que vers Damiette peuvent être invoquées à leur décharge.

1. La manière de **glorifier la Croix** au Moyen-Age. On veut à tout prix posséder les lieux où le Sauveur a tant souffert pour nous. De plus, l'idéal est de se faire tuer, même au prix de l'insulte, pour mourir de mort violente puisque le Christ est mort martyr.
2. **Le silence de François**. Jamais il ne parle de son aventure. Il est bouleversé et sans doute dépassé par ce qu'il a vécu. Même s'il ressent le positif de cette rencontre, il ne peut le dire, il est incompris.
3. **L'obéissance à l'Eglise**, si prônée par saint François, a conduit les frères à accepter d'être transformés en prédicateurs de la croisade et collecteurs de fonds pour les années chrétiennes.
4. **L'absence de réponse**, supposée ou réelle, des Musulmans au cours des siècles.
5. **La théologie des religions** n'existait pas. Les infidèles, au moins les Sarrasins, étaient les fils du diable.

Alors l'Histoire franciscaine en terre sarrasine retient ceux qui imitent les protomartyrs du Maroc. Et les Musulmans sont détestés sans doute pour des raisons sérieuses, mais aussi pour d'autres : n'ont-ils pas l'audace de se fâcher quand on insulte devant eux leur Prophète !

"Les Sarrasins, écrit J. de Vitry, écoutent volontiers prêcher les frères mineurs, tant que ceux-ci exposent la foi et la doctrine de l'Evangile; mais dès que leur prédication s'en prend à Mahomet et le condamne ouvertement comme menteur et perfide, alors ces impies les accablent de coups et les chassent de leur ville; ils les tueraient si, miraculeusement, Dieu ne protégeait ses fils !".

En fait Dieu ne protège pas toujours de la mort ses fils chrétiens. Il préfère parfois se servir de ses fils musulmans à la main leste ou forcée pour rappeler à lui certains franciscains.

Néanmoins l'injure et l'insulte n'ont pas été la seule voie des frères, et les récits des chroniqueurs (comme pour l'épisode de Damiette) sont à prendre "cum grano salis". Il y eut des frères qui vécurent en paix parmi les Musulmans. Cela veut dire d'une part que les Musulmans n'étaient pas tous fanatiques, d'autre part que ces frères ne les provoquaient pas et qu'ils vivaient "soumis à toute créature humaine à cause de Dieu et confessant qu'ils sont chrétiens" (1 R 16).

VIII. UN ORDRE ENTRE DEUX CHAISES

En ce temps-là, il n'était pas facile d'être franciscain parmi les Musulmans. Les frères étaient pris entre deux exigences : l'esprit de François à propos de la "vie-parmi-les-Musulmans", et l'obéissance au Pape mise si fortement en avant par le même François. Il entraînait dans l'ordre des choses, je dirais même dans la fidélité au Testament du Fondateur, qu'il en fut ainsi tant que la mentalité ecclésiale ne changerait pas.

En fait la réalité est complexe. Si les Provinciaux semblent avoir agi dans la fidélité à la deuxième exigence, des frères, à la base, ont agi dans la fidélité à la première. L'Ordre ne traversait pas une crise de croissance à ce sujet, certes, il se déchirait plutôt sur la question de la pauvreté; mais il est gêné aux entournures, ou mieux, si on me permet une expression familière, "il est assis entre deux chaises".

UN DETOURNEMENT DE MINEUR

Si l'ensemble de l'Eglise, hiérarchie et fidèles, a encore un certain enthousiasme pour la croisade, les frères mineurs ne sont pas tous d'accord pour la prêcher.

En 1245, Innocent IV renouvelle à tout l'Ordre la mission de prêcher la croisade antisarrasine. Il suit de très près l'effort demandé, peu sûr sans doute d'une obéissance aveugle.

Le 23 septembre 1245, le provincial d'Autriche est requis de ramasser l'argent des usuriers juifs convertis, et cela "au nom de l'obéissance" car les frères ont des scrupules. Un an après, l'injonction est renouvelée à cause d'un empressement trop modéré, et la même charge est confiée à d'autres respormehles.

En Allemagne, malgré un légat franciscain, les frères ne sont pas très enthousiastes, d'autant que l'empereur est en lutte avec le pouvoir pontifical.

En Angleterre, le roi Henri III doit demander au ministre provincial de pousser les frères à prêcher la croisade. Le roi va jusqu'à prier le provincial et le pape de relever les franciscains de la défense d'aller à cheval, qui est inscrite dans la Règle. François voulait empêcher que ses frères mènent la vie des "Grands", mais le roi d'Angleterre veut des prédicateurs plus mobiles. François avait aussi fait défense à ses frères de toucher à l'argent : les besoins de la croisade, là comme ailleurs, font voler en éclats cette interdiction.

Si l'on ne craignait de faire un jeu de mots facile, on pourrait parler de "détournement de mineur !".

Après la défaite de Louis IX, ce qui restait d'enthousiasme en France sombre avec la honte. Le chroniqueur, franciscain Salimbene, indique pour l'année 1251 que les gens sont ulcérés et se retournent contre les frères mineurs et prêcheurs. Lorsque ceux-ci "demandent l'aumône au nom du

Christ, ils leur crient dessus, et sous leurs regards ils appellent un pauvre et lui donnent des deniers en disant : "Reçois cela au nom de Mahomet qui est plus puissant que le Christ".

Vient enfin la dernière croisade, la deuxième de Saint Louis ! Elle apparaît, dès l'époque, à certains, comme un suicide ou une marche au martyre. Les partisans de la guerre sainte ont bien diminué :

"Ils firent grand péché, écrit bientôt Joinville, ceux qui louèrent son voyage. Le roi était alors tellement faible qu'il ne pouvait chevaucher ni supporter le carrosse".

L'archevêque franciscain de Rouen, Eudes Rigaud, s'oppose mais ne se résigne pas à abandonner le roi. Il finit par se croiser en attendant d'être l'exécuteur testamentaire de son maître à Tunis.

Enfin, en 1289 probablement, Fidence de Padoue remet un plan au Pape pour une croisade qui n'aura pas lieu. Il prône à la fois la guerre et la mission, seul moyen, semble-t-il, de concilier l'esprit de François et l'Eglise.

DES FRERES SAINTS QUOIQUE NON-MARTYRS

Le chapitre 27 des Fioretti raconte la vocation de Frère Peregrino di Falerone. Converti par saint François de passage à Bologne pour ramener la paix dans la cité, il décide quelques années plus tard de partir en Terre Sainte chercher le martyre. Mais il ne le reçoit pas. Il se serait alors occupé des pèlerins à Jérusalem.

Voici ce qu'en dit un célèbre répertoire des saints franciscains au XIX^e siècle :

"Chaque lieu sanctifié par la présence du Divin Rédempteur était arrosé de ses larmes; il semblait ne pouvoir s'en arracher. Les Arabes eux-mêmes, malgré leur haine invétérée du nom chrétien, se sentirent émus au spectacle d'une foi si vive et d'une charité si ardente. Ainsi Peregrino était déçu dans ses espérances. Il était venu chercher des mauvais traitements et même la mort au milieu des ennemis de la foi, et voilà qu'à l'exemple de saint François d'Assise en Egypte, il ne se voyait entouré que de respect et de vénération. Il revint donc en Italie" (T.R.P. Léon, "L'Auréole séraphique").

Il va chercher le martyre, il est entouré de respect, il revient en Italie. Nous avons ici les trois points de la rencontre de François avec le sultan. Au long des siècles on retrouve ce schéma quand il s'agit d'un "non-martyr". Parfois on précise à la suite de Dante : voyant qu'il n'arrivait à rien, il revint en Italie cueillir d'autres fruits.

Journalistes des temps passés à la recherche du suspense comme leurs confrères d'aujourd'hui, nos chroniqueurs s'intéressaient aux martyrs, pas à ceux qui vivaient dans la discrétion, à la manière de François.

Il faut fouiner avec patience pour surprendre ces hommes merveilleux. En voici quelques-uns.

Ainsi notre frère si peu connu, Ardizio Corradi. Il fit un ou deux séjours à Jérusalem. L'un de ces séjours se situe entre 1230 et 1234, pendant la paix. Il n'obtint pas le martyre. Pour quelle raison ? Parce que c'était la paix, ou parce qu'il n'attaquait pas la foi musulmane ? Faute d'être tué, il s'en revint mourir en Italie en novembre 1235.

Dans cette première moitié du XIII^e siècle on peut aussi relever les traces des ambassadeurs franciscains. Le 15 février 1233, Grégoire IX envoie des frères porter une lettre au sultan de Damas, Al-Ashraf, propre frère de Al-Malik-alKhâmîl, venu l'aider à Damiette et qui a peut-être vu François.

Le 26 mai de la même année des frères sont chargés d'un message identique pour le calife de Bagdad, et le lendemain 27, Agnelo, évêque franciscain de Fès, se voit confier un pli pour le sultan de Marrakech.

A LA MANIERE DE FRANCOIS

Tout cela nous montre que des frères se trouvent au milieu des Musulmans. Le lecteur se souvient que Jacques de Vitry décelait déjà une grande sympathie chez les Sarrasins pour les frères mineurs quand ils se contentent d'exposer la foi du Christ et tant qu'ils ne s'en prennent pas à Mahommed le condamnant "ouvertement comme menteur et perfide".

Au Maroc, on admet, et on admettra longtemps, un évêque et des frères. Sans doute parce que les Chrétiens sont nombreux, mais aussi parce qu'ils ne jettent pas à l'enfer les croyants de l'Islam.

On peut raisonnablement penser que les "nonces" franciscains, envoyés aux sultans, mais surtout les frères qui résident dans ces régions sont gens à pénétrer de l'intérieur la mentalité de leurs hôtes et vivent selon l'esprit de la Règle.

En 1245, les premiers firmans leur permettant de circuler en terre musulmane. Beaucoup obtiennent la confiance des Musulmans. La preuve la plus grande en est donnée lorsqu'en mai 1246 Al-Malik-Al-Salih, fils de Al-Khâmîl, envoie un frère en ambassade auprès d'Innocent IV. Une tradition courtoise ne s'est-elle pas, en ce temps, établie entre la famille aiyubide (dynastie régnante en Egypte et Syrie) et la famille franciscaine ?

Hélas, après Saladin, Al-Adil et Al-Malik, les Kurdes aiyubides n'auront plus de grandes personnalités et la dynastie disparaîtra très vite au profit des Mameluks. Le fanatisme guerrier de certains Musulmans et plus d'une fois aussi la "pieuse" intolérance de certains franciscains feront alors des martyrs, au Caire comme ailleurs.

Pourtant, à la fin du XIII^e siècle encore, alors que tombent les dernières places fortes des croisés, quelques frères, parmi eux Ange de Spolète, se rendent en Egypte. Ils séjournent au Caire pendant vingt-deux jours et s'occupent des captifs. Ces franciscains seront à ce point appréciés et pleins de courtoisie que le Cadi leur demandera de tenir une conférence publique sans qu'on les mette à mal.

Citons un dernier témoignage de franciscain "non-martyr". Conrad Miliani, d'Ascoli en Italie, a vécu plusieurs années à Tripoli en Libye. Il en fut rappelé, pour son sens de la conciliation, par son ami d'enfance Jérôme d'Ascoli, devenu Ministre Général, puis Pape, sous le nom de Nicolas IV. Les hagiographes s'intéressent plus, hélas, aux louables motifs de ses jeûnes qu'à sa manière de vivre parmi les "infidèles"... Nous savons pourtant qu'il fut prié de venir mettre la paix entre princes chrétiens. Il exerça probablement ce charisme dans sa vie parmi les Musulmans.

LES TATONNEMENTS VERS UN AUTRE REGARD

La fin du siècle est marquée par la personnalité paradoxale de Raimond Lulle (1236-1315). Il n'était pas frère mineur mais probablement tertiaire. Il secoua les membres du Premier Ordre et de la même manière les papes et les princes. Nous évoquerons cet homme-charnière et son action.

L'expérience sur le terrain conduisait certains, même "à l'arrière", à s'interroger sur les moyens les plus aptes à porter la foi catholique. Le frère mineur Roger Bacon (1214-1294), reconnu aujourd'hui comme un savant génial), écrivait : "La guerre ne sert de rien contre eux. Ce n'est pas ainsi qu'ils seront convertis... Leurs fils qui survivront à la guerre seront de plus en plus soulevés contre la foi chrétienne..."

IX. DE LA CROISADE A LA MISSION

Je voudrais souligner quelques étapes du cheminement, parfois quelque peu chaotique, de la famille franciscaine dans le passage de la croisade à la mission.

AU TOURNANT DU XIII^e SIECLE, UN ORIGINAL DE GRANDE CLASSE

Une place à part doit être faite à Raimond Lulle, un génie bouillonnant dans tous les sens, un prophète difficile à classer, un poète mystique, un être passionnant... au moins pour ceux qui ne vivaient pas avec lui !

En 1276, il fonda à Miramar (Palma de Majorque) un collège de langue arabe pour les frères mineurs destinés à l'apostolat en Terre d'Islam. Ils étaient treize pour commencer, mais ce fut la seule

promotion semble-t-il. Raimond voulant convaincre l'Europe de ses idées, et poussé par le désir du martyre, abandonna sans doute cette oeuvre peu après son lancement.

A Chypre et à Majorque, il chercha - mais en vain - l'aide du bras séculier pour rassembler les Musulmans le vendredi, les Juifs le samedi. Pensant comme tous ces contemporains que les infidèles iraient en enfer, il fallait les pousser à réfléchir !

En retard par rapport à saint François d'Assise incapable d'une pression de ce genre. Raimond approfondit cependant à sa manière l'intuition de son Maître spirituel :

- pour convertir, il faut parler, non guerroyer,
- pour parler, il faut connaître, surtout la langue,
- "Il n'est pas nécessaire de commencer pour blasphémer Mahomet",
- il faut montrer que l'on aime notre foi jusqu'à mourir pour le Christ.

Comme le martyre ne venait pas, il poussa peut-être la polémique un peu plus avec les Ulemas de Bougie... Il mourut de ses blessures sur le bateau qui le ramenait chez lui ; il avait 80 ans.

Ainsi, s'il hésitait et pensait parfois nécessaire la croisade armée, Raimond Lulle penche cependant vers la Mission. Qu'on soit donc, écrit-il, "envers les Musulmans bien aimables, ni superbes, ni épris de direction mondaine, ni injurieux, ni qu'on leur jette des paroles viles, car toutes ces choses font hâler la vérité" (L'Art général).

Et d'une manière encore plus claire dans ce beau passage du **Livre de Contemplation** :

"Je vois les chevaliers mondains aller outre-mer, à la Terre Sainte, et s'imaginer qu'ils la reprendront par la force des armes, et à la fin tous s'y épuisent sans venir à bout de leur dessein. Aussi pensé-je que cette conquête ne se doit faire que comme tu l'as faite, Seigneur, avec tes apôtres, c'est-à-dire par l'amour, les oraisons, et l'effusion des larmes. Donc, que de saints chevaliers religieux se mettent en chemin, qu'ils se munissent du signe de la croix, qu'ils se remplissent de la grâce du Saint-Esprit, qu'ils aillent prêcher aux infidèles la vérité de la Passion et qu'ils fassent pour l'amour de Toi ce que tu fis pour l'amour d'eux; et ils peuvent être certains que, s'ils s'exposent au martyre pour l'amour de Toi. Tu les exauceras en tout ce qu'ils veulent accomplir à l'effet de Te glorifier".

LA CROISADE DEFENSIVE

Si les Chrétiens ont beaucoup de mal à abandonner l'idée de violence, ils ne sont pas sans excuses, surtout au XV^e siècle.

En 1453, Constantinople la grande est tombée sous les coups des Musulmans; Sainte Sophie, la plus célèbre église du monde depuis près de mille ans, a été transformée en mosquée. La vague musulmane touche les rivages de l'Europe. La Chrétienté est menacée d'un raz de marée et personne ne bouge : la justification de l'oeuvre militaire de Jean de Capistran (1385-1456) est là !

Quel fut son rôle exact ? Soulever les consciences des rois et des peuples. Certes, bannière au vent, il conduisit les gens à la bataille. Mais, comme Jeanne d'Arc qui venait d'être réhabilitée, ce vieillard avait au plus haut point l'idée de combattre spirituellement pour la justice, même s'il acceptait, comme la petite Française, que d'autres prennent les armes. On justifiait alors plus facilement qu'aujourd'hui les méthodes guerrières au service d'une théologie de la libération.

Comme son ami Bernardin de Sienne, Jean de Capistran aurait voulu se consacrer uniquement à la réforme de l'Ordre franciscain. Mais les chefs des peuples se disputaient des provinces, et personne ne voyait la catastrophe qui menaçait. Jean se porta à l'Est, prêcha et dirigea une croisade; il mourut trois mois après la victoire de Belgrade.

On ne peut confondre cette guerre avec les croisades des XI^e et XIII^e siècles. Ces croisés ne portaient pas à la conquête d'une terre. Si les Musulmans avaient un droit de légitime défense en Syrie-Egypte au XIII^e siècle, les Chrétiens avaient les mêmes droits aux XV^e et XVII^e siècles en Autriche-Hongrie. Nous préférons la voix du dialogue plutôt que le fracas des armes, mais la situation ne se prêtait plus à la diplomatie, et n'était pas François qui voulait.

Les capucins spécialement vont se faire au XVII^e siècle les champions de ce dialogue musclé. A nouveau saint Laurent de Brindes sauvera l'Europe en 1601 à la bataille de Steihlvveissenburg, Marc d'Aviano à Vienne en 1683 et à Belgrade en 1689.

Entre ces deux hommes situés aux deux bouts du siècle, il y a un troisième capucin, le P. Joseph Le Clerc du Tremblay, plus connu sous le nom d'Eminence grise.

LA POESIE ETRANGE DE L'EMINENCE GRISE (1577-1638)

Il voulut la croisade, il voulut la mission; Contemplatif et homme politique, l'énigmatique Père Joseph ne se laisse pas saisir facilement. Je me risquerai seulement à souligner son rôle d'homme-charnière.

Il veut d'abord et fermement la croisade contre les Turcs. Il le dit en 4.637 vers épiques.

Le Christ exprime devant les anges et les élus sa peine de voir la suprémacie musulmane. Que faire ? La Vierge serait heureuse de partir à la croisade, mais est-ce bien sa place ? Voilà le début de la Turciade !

Vient ensuite l'histoire de Mahomet. Celui-ci a découvert près de La Mecque une caverne où Lucifer le reçoit pour l'instruire. Ce lieu ténébreux est un musée des horreurs. On y trouve la dent du serpent tentateur, la massue de Caïn, les emblèmes de Vénus et de Bacchus, l'approvisionnement nécessaire pour toute sorcellerie et magie, la galerie des souvenirs des hérésies passées et futures, d'Arius à Calvin, et - pourquoi pas - l'armement tout préparé pour l'Antichrist. Après cette visite panoramique, Mohammed fut renvoyé pour écrire le Coran.

Oublions cette oeuvre qu'on voudrait de "jeunesse" !

Les événements politiques surtout, mais espérons-le un peu les heures de contemplation amenèrent l'Eminence grise à abandonner son plan de croisade. Pour la grandeur du Royaume de France, il en vint même à désirer une alliance avec le Grand Turc.

Cela cadrait un peu plus avec son autre souci : l'envoi de frères en terre musulmane pour prêcher le Christ. Les Missions du Levant, mais aussi celle du Maroc faisaient oublier la nécessaire (!) politique.

LES LETTRES DE FRERE PIERRE (PEDRO FARDE)

Un demi-siècle après le P. Joseph, un frère mineur beaucoup moins célèbre s'éloignait malgré lui de la Terre Sainte vers laquelle il retournait. Les corsaires barbaresques avaient eu raison du bateau sur lequel il avait pris place et, vendu à Bône, il était à travers les sables du Sahara en route vers Agadès. Son nouveau maître n'était pas mauvais homme. Ancien esclave des Chrétiens à Livourne, le Musulman ne se vengeait pas. Les deux hommes s'estimèrent assez vite. L'esclave aurait pu, avec raison, se plaindre de ce "voyage organisé".

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, les esclaves arrivaient à passer des nouvelles. Et frère Pierre, encore dans le désert le 27 novembre 1686, parvient à transmettre celle-ci à son Provincial et à sa famille :

"J'ai mille raisons de remercier Dieu pour tout ce qui m'arrive. Le nom de Jésus-Christ doit être glorifié et béni de tous les peuples et pour l'éternité. Je le prie tous les jours et le prierai tant que je vivrai, Lui qui me donne la grâce de souffrir beaucoup pour l'expiation de mes péchés, grands et nombreux (...).

Je vous salue tous de coeur. Priez pour moi, obtenez-moi de Dieu que je l'aime lui seul, par dessus tout, et que j'aime mon prochain comme moi-même, puisque là est la loi et les prophètes !".

Sur la piste, il a évoqué devant son maître sa qualité d'architecte. Le Musulman rêve depuis longtemps d'une maison. Aussitôt arrivé, le franciscain se met au travail.

A Agadès encore peu islamisé. Pierre, à ses temps libres, réussit à rassembler quelques disciples, mais dénoncé par un renégat, il est battu. Il est arraché avec peine à la mort par son patron,

peut-être convaincu par le religieux. A l'inauguration de la maison, il est libéré, mais pour éviter les marchands d'esclaves, il descend vers le Ghana actuel, se trompe, et après des aventures incroyables retombe sous la coupe d'un Musulman qui l'accepte sur son bateau s'il convient comme esclave temporaire à travailler pour lui trois ans au Maroc.

De Salé, Pedro réussit à donner de ses nouvelles, et ses frères envoient de Gand par un marin la somme nécessaire à son rachat. Cela nous vaut une autre lettre : "Je suis confus en voyant tant de bienfaits de Dieu sans aucun mérite de ma part".

Après quatre ans d'absence, il trouve un bateau qui le ramène chez lui. Il meurt, épuisé, six mois après.

L'ESPRIT DE CROISADE A LA VIE DURE

Le P. Marcelin de Civezza qui, dans son **Histoire des Missions franciscaines** à la fin du XIX^e siècle, nous a conservé le souvenir de Pedro Fardé, souligne la cruauté des Musulmans. Il ne se détache pas en cela des autres historiens. Parfois cela nuit à la vérité, notamment quand il rappelle un événement de la fin du XIII^e siècle.

Fr. Ange de Spolète et quelques autres se rendent au Caire. Pendant 22 jours ils s'occupent des captifs. Très appréciés par tous, le Cadi en vient à leur demander de parler en public. Tout se passe très bien.

Pourquoi faut-il que le P. M. de Civezza commente : "Le grand prêtre de Mahomet, vaincu par la force de la vérité, dût, malgré l'éclat de sa position, imposer silence aux préjugés de son fanatisme et reconnaître la supériorité de la morale chrétienne" ?

En 1934, un autre historien franciscain parle des souverains d'un même pays mis un peu vite dans le même sac : "L'histoire marocaine n'a jamais manqué de s'illustrer de ces sortes de monstres que l'on croit échappés tout forgés de l'imagination dévergondée des conteurs de fables. Abdel-Malek est un digne rejeton de cette lignée et sa cruauté de déséquilibré annonce des règnes dignes du sien".

L'esprit de croisade a la vie dure; celui de jihad encore plus, ce n'est pas pour nous consoler ! Mais des hommes dans l'Eglise sont en train d'en couper les racines.

Nous sommes en 1934. C'est peut-être la fin de l'époque médiévale où l'on mettait en avant les martyrs franciscains et l'Islam "fanatique", c'est peut-être le début de l'époque moderne où l'attitude de Foucauld, Peyriguère, Massignon amènera l'Ordre franciscain à choisir entre les deux modèles, celui du martyr à tout prix ou celui de la discrétion fraternelle, et à prendre ainsi en compte totalement la démarche du Fondateur !

